

sans doute, mais enfin supportable. L'exhaussement du navire ne l'avait pas ébranlé, et il était parfaitement solide. Lorsque la saison du dégel serait venue, il n'y aurait plus qu'à le faire glisser sur un plan incliné, à le lancer, en un mot, dans la mer redevenue libre.

Mais une mauvaise nouvelle assombrit le visage de Jean Cornbutte et de ses compagnons. Pendant la terrible bourrasque, le magasin de neige construit sur la côte avait été entièrement brisé; les vivres qu'il renfermait étaient dispersés, et il n'avait pas été possible d'en sauver la moindre partie. Dès que ce malheur fut appris, Jean et Louis Cornbutte visitèrent la cale et la cambuse du brick, pour savoir à quoi s'en tenir sur ce qui restait de provisions.

Le dégel ne devait arriver qu'avec le mois de mai, et le brick ne pouvait quitter la baie d'hivernage avant cette époque. C'était donc cinq mois d'hiver qu'il fallait passer au milieu des glaces, pendant lesquels quatorze personnes devaient être nourries. Calculs et comptes faits, Jean Cornbutte comprit qu'il atteindrait tout au plus le moment du départ, en mettant tout le monde à la demi-ration. La chasse devint donc obligatoire pour procurer de la nourriture en plus grande abondance.

De crainte que ce malheur ne se renouvelât, on résolut de ne plus déposer de provisions à terre. Tout demeura à bord du brick, et on disposa également des lits pour les nouveaux arrivants dans le logement commun des matelots. Turquiette, Gervique et Gradlin, pendant l'absence de leurs compagnons, avaient creusé un escalier dans la glace qui permettait d'arriver sans peine au pont du navire.

XIII.

LES DEUX RIVAUX.

André Vasling s'était pris d'amitié pour les deux matelots norvégiens. Aupic faisait aussi partie de leur bande, qui se tenait généralement à l'écart, désapprouvant hautement toutes les nouvelles mesures; mais Louis Cornbutte, auquel son père avait remis le commandement du brick, redevenu maître à son bord, n'entendait pas raison sur ce chapitre-là, et, malgré les conseils de Marie, qui l'engageait à user de douceur, il fit savoir qu'il voulait être obéi en tous points.

Néanmoins, les deux Norvégiens parvinrent, deux jours après, à s'emparer d'une caisse de viande salée. Louis Cornbutte exigea qu'elle lui fut rendue sur-le-champ, mais Aupic prit fait et cause pour eux, et André Vasling fit même entendre que les mesures touchant la nourriture ne pouvaient durer plus longtemps.

Il n'y avait pas à prouver à ces malheureux que l'on agissait dans l'intérêt commun, car ils le savaient et ils ne cherchaient qu'un prétexte pour se révolter. Penellan s'avança vers les deux Norvégiens, qui tirèrent leurs coutelas; mais, secondé par Misonne et Turquiette, il parvint à les leur arracher des mains, et il reprit la caisse de viande salée. André Vasling et Aupic, voyant que l'affaire tournait contre eux, ne s'en mêlèrent aucunement. Néanmoins, Louis Cornbutte prit le second en particulier et lui dit :

—André Vasling, vous êtes un misérable. Je connais toute votre conduite, et je sais à quoi tendent vos menées; mais comme le salut de tout l'équipage m'est confié, si quelqu'un de vous songe à conspirer sa perte, je le poignarde de ma main!

—Louis Cornbutte, répondit le second, il vous est loisible de faire de l'autorité, mais rappelez-vous que l'obéissance hiérarchique n'existe plus ici, et que seul le plus fort fait la loi!

La jeune fille n'avait jamais tremblé devant les dangers des mers polaires, mais elle eut peur de cette haine dont elle était la cause, et l'énergie de Louis Cornbutte put à peine la rassurer.

Malgré cette déclaration de guerre, les repas se prirent aux mêmes heures et en commun. La chasse fournit encore quelques ptarmigans et quelques lièvres blancs; mais avec les grands froids qui approchaient, cette ressource allait encore manquer. Ces froids commencèrent au solstice, le 22 décembre, jour auquel le thermomètre tomba à trente-cinq degrés au-dessous de zéro. Les hiverneurs éprouvèrent des douleurs dans les oreilles, dans le nez, dans toutes les extrémités du corps; ils furent pris d'une torpeur mortelle, mêlée de maux de tête, et leur respiration devint de plus en plus difficile.

Dans cet état, ils n'avaient plus le courage de sortir pour chasser, ou pour prendre quelque exercice. Ils demeurent accroupis autour du poêle, qui ne leur donnait qu'une chaleur insuffisante, et dès qu'ils s'en éloignaient un peu, ils sentaient leur sang se refroidir subitement.

Jean Cornbutte vit sa santé gravement compromise, et il ne pouvait déjà plus quitter son logement. Des symptômes prochains de scorbut se manifestèrent en lui, et ses jambes se couvrirent de taches blanchâtres. La jeune fille se portait bien et s'occupait de soigner les malades avec l'empressement d'une sœur de charité. Aussi tous ces braves marins la bénissaient-ils du fond du cœur.

(A continuer.)

BABIL ET BAVARDAGE.

Il est essentiel, lectrices, que vous distinguiez bien ces deux choses, et plus essentiel encore que, tout en vous parent de ce que le *babil* peut vous donner de gentillesse, vous évitiez avec soin ce qu'il a d'importun et que fuyez comme la peste, le vilain défaut du *bavardage*.

D'où vient ce mot *babil*?

Les savants s'en sont mêlés et, comme toujours, ils sont allés chercher bien loin ce qu'ils avaient sous la main.—Nicod et Grotius font remonter ce mot jusqu'à la tour de *Babel*, et c'est à leur suite probablement que Molière a écrit deux vers-ci dans son *Tartufe* :

« C'est véritablement la tour de Babylone,
Car chacun y babille tout le long de l'aune. »

J'aime mieux donner au mot une origine plus modeste. Je trouve dans *babil* comme dans *baby*, deux syllabes *ba. bi*, qui appartiennent au vocabulaire de l'enfance;—le *babillage* est la langue naturelle de *bébé*, un peu plus rapide seulement et plus limpide et plus abondante, lorsque c'est vous, mesdames, qui parlez cette langue là.

Babiller, en effet, c'est : « parler sans rien dire, » ou, ce qui revient au même, c'est : « dire des riens. »—J'ignore qui a inventé cet exercice, mais je sais qu'entre toutes, c'est la femme—(qu'elle soit dame du monde ou modeste ouvrière)—qui dans le *babillage* brille au premier rang. On *babille* partout : au salon et dans l'antichambre; dans la rue, au marché, au magasin, que de paroles pour faire la moindre emplette!

Cela est-il défendu? Non, mesdames; mais à deux conditions : d'abord que le *babillage* ne soit pas ennuyeux, et ensuite, et surtout, qu'il ne soit pas méchant; ce dernier est une variété de *bavardage*; il s'appelle le *caquet*.

Babiller légèrement, gazouiller agréablement, bâtir une conversation sur la pointe d'une aiguille, dire des riens, mais de jolie riens, et cela avec aisance, avec grâce et si l'on peut avec esprit, est parfois une gentillesse qui plaît—mais au jeune âge seulement et devant des sortes de sociétés qui acceptent plus légèrement la vie que ne le faisait, par exemple, Phocion qui appelait les *babillardes*, les *volenses de son temps*.—Plus tard, à vingt-cinq à trente ans, le *babillage* ne sied plus. Il ne sied jamais devant des hommes graves ou de rigides matrones; et toujours il doit prendre fin, dès le premier symptôme d'ennui de la part de ceux qui l'écoutent.

Bavarder est autre chose. La *bavarde* exerce sa langue sur tout et contre tout, sans aucun égard, sans être arrêtée par aucune considération et